

votre... Mais, au premier moment, je ne le compris pas ainsi, et je fus injuste au lieu qu'ingrat.

—Et aujourd'hui, Loroerzo? dis-je avec un mélange indéfinissable de sentiments divers.

—Aujourd'hui, Ginevra, je pense qu'elle a été généreuse, et qu'il vous appartient de l'être à votre tour. Elle désire vous connaître, et je viens vous demander de la recevoir demain... Vous hésitez?... je ne pense pas cependant—dit-il avec un peu de hauteur et en fronçant le sourcil—que vous ne supposiez capable de faire une pareille proposition à ma femme si la marquise de Villanera n'avait point une réputation intacte, et si je n'étais certain que rien ne s'oppose à ce que vous lui accordiez la faveur que je sollicite pour elle.

Lorsque Lorenzo me tenait ce langage il était parfaitement sincère. Aujourd'hui même, en écrivant le récit de ce jour à la lumière des événements qui l'ont suivi, je m'en sens assurée qu'au moment où il me parlait. Tout ce qu'il m'affirmait alors était vrai, seulement il ne me disait pas tout. Il ne m'expliquait pas, par exemple, quel était le hasard par lequel il avait appris, à l'heure où il aurait mieux valu qu'il l'ignorât à jamais, les sentiments qui lui avaient été cachés jusque-là. Il me disait encore moins l'effet que cette révélation avait produit sur lui; mais, à cet égard sans doute, il ne me trompait pas plus ce jour-là qu'il ne se trompait lui-même. En attendant, il ne m'était pas possible de mettre en regard de sa parole un vague et inexplicable pressentiment qu'il m'eût été impossible de justifier. J'acceptai donc, sans hésiter davantage, la rencontre qu'il proposait, et je lui tendis la main.

Il la baisa et la garda serrée dans les siennes; puis il me donna un nouveau gage de sa bonne foi, aussi bien qu'une satisfaction imprévue, par les paroles suivantes:

—Cette entrevue, Ginevra, ne vous engagera que fort peu, au surplus; car, pour des raisons inutiles à vous dire, je voudrais, si cela ne vous contrarie pas trop, quitter Paris plus tôt que nous n'en avions l'intention. Nous partirons dans huit jours.

Il vit l'éclair de joie qui traversa mes yeux, et me regarda d'un air surpris. J'eus peur de compromettre le pauvre Lando, en trahissant ma connaissance du danger qui rendait ce départ si opportun. J'eus peur aussi qu'il n'y vit une preuve nouvelle de la défiance jaillie qu'il venait de désarmer, et je me hâtai de lui parler de la lettre de Livia et de mon désir de retourner à Naples, où je venais d'apprendre que je retrouverais ma sœur.

Il accepta cette explication, et cette journée, agitée de tant de manières, s'acheva plus tranquillement que je ne l'aurais prévu deux heures plus tôt. Toutefois, lorsque je me retrouvai seule, j'eus peine à rassembler mes pensées confuses. Une foule d'impressions nouvelles avaient remplacé celles de la matinée. Les projets que la noble éloquence de Gilbert de Kergy avaient fait naître me semblaient être tout d'un coup devenus chimériques. Je ne pouvais plus rappeler mes espérances; je ne pouvais pas davantage motiver mes craintes, mais l'inquiétude, une inquiétude vague et persistante, dominait tout le reste. Je ne parvins enfin à me calmer que par deux réflexions: nous allions quitter Paris, et c'était Lorenzo lui-même qui avait proposé ce départ.

## XIX

Le lendemain, je ne sais quelle impulsion, dont je ne me rendis pas compte, me fit prendre de ma toilette un soin inaccoutumé. Je lisais d'ordinaire, tandis que ma femme de chambre me coiffait à son gré; mais ce jour-là, je levai plus d'une fois les yeux vers le miroir. Je remarquai avec plaisir le reflet doré de mes cheveux, éclairés par le soleil du matin, et je suggérai moi-même l'addition d'un nœud de ruban de la même couleur que celui de ma ceinture; puis, lorsque je fus habillée, je jetai, avant de quitter la chambre, un regard assez attentif sur une grande glace où je pouvais me voir de la tête aux pieds. Il me sembla que j'étais bien mise, et j'en fus contente.

Cette appréciation me fut confirmée par une exclamation qui échappa à Lorenzo lorsqu'il me vit paraître. Il était déjà assis à la table du déjeuner, placée à l'un des bouts du salon.

—Vous êtes charmante ce matin, Ginevra! me dit-il.

Luis il sourit et devint pensif. Nous demeurâmes quelques instants en silence; enfin il reprit, peut-être pour me distraire d'une pensée qu'il croyait présente à mon esprit:

—Je vous ai laissée seule hier plus longtemps que je ne le voulais. Comment avez-vous passé votre temps pendant cette longue après-midi?

S'il m'eût fait cette question la veille, à l'heure du tête-à-tête imaginaire que j'avais arrangé d'avance, quel récit détaillé et animé y eût répondu! Comme les pensées qui alors me remplissaient le cœur eussent jailli de mes lèvres! Il me croyait une enfant; mais je ne l'étais plus; et en me voyant tout à coup apparaître sous l'aspect nouveau d'une femme énergique, courageuse, capable de lui tendre une main ferme pour le faire monter plus haut, il eût été ému, surpris; cette lumière passagère qui parfois s'allumait dans son regard eût brillé, cette fois, d'une manière moins fugitive peut-être, et je serais parvenue à rallumer le foyer dont cette lumière révélait la présence!... Lorenzo! si alors tu l'avais voulu! si tu avais pu m'entendre, me comprendre, lire dans mon cœur, quelle vie eût été la nôtre! Ah! le Bonheur et le Bien sont plus étroitement unis dans ce monde qu'on ne le dit! et si le vertu ne met point à l'abri du malheur, il est certain pourtant qu'il n'est point d'heureux sans elle! Mais l'élan par lequel j'avais cru atteindre mon but d'un seul bond avait été brusquement arrêté, et maintenant je ne me souvenais plus de ce que j'aurais voulu dire la veille, ni du motif pour lequel je le voulais. Je répondis donc à la question que mon mari venait de me faire, avec le plus grand sang-froid, et sans interrompre mon déjeuner:

—J'ai été à St. Roch—il pleuvait à verse. J'ai touché à la porte la comtesse de Kergy et sa fille, qui n'avaient pas de voiture, et les ai ramenées chez elles.

—Vous avez bien fait. Il n'y a pas de famille plus considérée que celle-là, et Kergy est un voyageur des plus intéressants.

—Oui, je le sais. Je l'ai entendu parler de ses voyages. A quatre heures, hier, il y avait à l'hôtel de Kergy une séance à laquelle elles m'ont priée d'assister, et où il a parlé.

—Et à merveille, je n'en doute pas. Je l'ai entendu, et j'ai pu en juger.

—Vous l'avez entendu?

—Oui, il y a quinze jours... Quoique nous nous connaissions à peine, nous sommes fondateurs et principaux soutiens d'une certaine Revue artistique et scientifique, dont le comité de direction a réuni tous ses membres pour une résolution à prendre. Il a parlé dans cette réunion.

—Il est très-éloquent, n'est-il pas vrai?

—Très-éloquent, à coup sûr;... mais, en somme, terriblement rêveur.

—Rêveur?

—Oui, rêveur, incompréhensible même parfois. Il se perd dans des espaces où on ne peut le suivre. Malgré cela, c'est un garçon de vrai talent, et, je le crois, d'un noble caractère.

Lorenzo se leva en disant ces mots et tira un calepin de sa poche:

—J'inscris le nom de l'hôtel de Kergy, pour ne pas oublier d'y porter ma carte.

—Madame de Kergy et sa fille, lui dis-je, doivent venir me voir aujourd'hui vers quatre heures.

Il se tut un instant, puis il dit:

—Et jusqu'à cette heure-là?

—Jusqu'à cette heure-là, répondis-je en rougissant, je ne sortirai pas, et je serai seule.

—C'est très-bien.

Il prit un journal, et moi, j'allai m'asseoir en silence près de la fenêtre ouverte.

Je comparais la conversation qui venait d'avoir lieu avec celle que j'avais imaginée la veille. Je me souvenais aussi de l'effet que m'avait fait le nom de celle dont j'attendais maintenant la visite, et de me sentais à la fois l'envie de rire et de fondre en larmes. En un mot, j'avais mal aux nerfs, mes pensées étaient troublées, et j'éprouvais une irritation et un malaise que mon visage exprimait sans doute au-delà de ma volonté.

Lorenzo leva les yeux et me regarda un instant:

—A quoi pensez-vous, Ginevra? me dit-il.

—Êtes-vous bien sûr, lui dis-je tout d'un coup, que cette donna Faustina ne soit pas une jettatrice?

Il se leva et jeta son journal sur la table avec un peu d'impatience. Mais il reprit vite sur lui-même, et me dit tranquillement:

—Trouvez-vous dans ce que je vous ai raconté hier au soir la preuve que ce soit elle qui ait jamais porté malheur à personne?

—Si ce n'est pas elle, m'écriai-je vivement, j'espère que vous ne pensez pas du moins...

J'allais ajouter: «Que ce soit moi?» mais je m'arrêtai en voyant son visage s'assombrir.

—Voyons, Ginevra, dit-il, vous êtes, en vérité, par trop enfant!... Ceci est un badinage sans doute, mais vous savez mieux qu'une autre qu'il peut-être blessant. Au surplus, vous me direz vous-même ce que vous pensez de la marquise de Villanera, lorsque vous l'aurez vue. Pour moi, je vous quitte: il n'est pas nécessaire, lorsqu'elle viendra, que je sois en tiers. J'irai chez Kergy pendant ce temps-là... Seulement, ajoutez-lui en me donnant la main, avant de sortir, puisque vous m'avez promis de la recevoir, souvenez-vous que je m'attends à ce que vous la receviez bien.

Il sortit, et je demeurai dans un état fort peu serein. Je lui en voulais, et en même temps j'étais mécontente de moi-même. Tout allait au rebours de ce que j'aurais désiré, et j'attendais celle qui allait venir avec un sentiment mêlé d'humeur et d'angoisse. J'éprouvais un genre de malaise analogue à celui que l'on ressent lorsque l'air est imprégné d'orage.

J'essayai de m'occuper; mais je ne pouvais rien, et je finis par venir me remettre près de la fenêtre, un livre à la main, me levant de temps en temps pour aller regarder ce qui se passait dans le jardin des Tuileries ou dans la rue.

Enfin, vers deux heures, je vis un petit coupé apparaître au tournant de la rue Saint-Florentin. J'en avais pu passer un nombre infini depuis que j'étais là; mais celui-ci, je le suivis des yeux, sans l'ombre d'un doute sur la direction qu'il allait prendre. Au bout d'un instant, je le vis en effet s'arrêter à la porte de l'hôtel. Nous n'en étions pas assurément les seuls occupants; mais l'idée ne me vint pas que la personne qui allait descendre de ce coupé pût demander une autre que moi. Ainsi j'avais repris la place que j'occupais ordinairement dans le salon pour recevoir des visites, lorsque l'on m'annonça à haute voix la marquise de Villanera.

Je me levai et j'allai au devant d'elle; puis il y eut un moment de silence, causé sans doute chez l'une et chez l'autre par un même sentiment de curiosité. Ce moment fut rapide comme l'éclair; mais néanmoins, chacune des deux avait examiné l'autre de la tête aux pieds.

Au premier abord, elle ne me parut point être jeune. Je n'avais pas vingt ans moi-même alors, et je jugeais comme on juge à cet âge. Par le fait, elle n'en avait pas trente. Elle était grande et elle était belle. Elle avait une taille noble et gracieuse, des traits fins et réguliers, des sourcils et des cheveux d'un noir de jais, un teint absolument dénué de couleur, et des yeux d'un bleu éclatant. Cette couleur trop vive donnait à son regard quelque chose de froid et de dur, mais cette expression changeait dès qu'elle parlait, et devenait alors douce, caressante, suppliante, irrésistible. Elle était vêtue de noir, avec une extrême simplicité apparente, en réalité avec une extrême recherche.

Je n'eus pas le temps de me demander comment je devais rompre ce silence; ce fut elle qui le rompit la première, et dès ses premiers mots je sentis se dissiper l'embarras et la timidité qui aggravaient pour moi les difficultés de cette rencontre. Que me dit-elle ensuite? Je ne saurais en vérité, me le rappeler, et aujourd'hui, il ne m'est plus possible de comprendre l'effet de ses paroles; mais cet effet fut d'opérer une transformation graduelle de tous les sentiments que j'avais éprouvés la veille en entendant prononcer son nom!

Souvent les femmes cherchent en vain par quel charme d'autres femmes réussissent à plaire, et (selon l'expression de Bossuet) à *trainer après elles les âmes captives*; souvent, à leurs yeux du moins, ce charme est inexplicable. Mais il n'en est pas toujours ainsi, car il y a des femmes qui, tout en réservant pour un seul l'empire absolu de leur ascendant, aiment à s'assurer qu'il est de leur pouvoir de l'exercer sur tous.

Telle était donna Faustina. Quelque vif et étrange qu'eût été le secret avertissement de mon cœur, je n'étais pas de force à lutter contre elle. Tandis qu'elle me parlait, je sentis mes préventions s'évanouir comme la neige au soleil, et peut-être était-il impossible qu'il en fût autrement, à moins d'une pénétration dont je n'étais pas douée, d'une méfiance dont j'étais incapable, ou d'une expérience que je ne possédais pas encore.

Eprouva-t-elle réellement pour moi une sorte d'attrait qui, dans cette première rencontre, la rendit sincère? Je voudrais le croire. Oui, je voudrais pouvoir douter que la perfidie et le mensonge pussent à ce point jouer la cordialité, la simplicité, le naturel et la franchise; je voudrais espérer que ce ne fut point seulement par un art consommé qu'elle obtint ma confiance, en paraissant elle-même m'en témoigner une sans limites.

Elle sut bien vite sur mon compte tout ce qu'elle voulait apprendre, et, en retour, j'appris moi-même toute son histoire; et, quelque bizarre qu'elle aurait dû me sembler, et qu'était en effet cette prompt expansion de la part d'une inconnue, la grâce et le charme de son langage ne permirent point à une critique ni à un doute de traverser ma pensée. Jeune, sans position et sans fortune, elle avait épousé un homme qui avait trois fois son âge, et avec lequel elle avait vécu dans une profonde retraite. Sa rencontre avec Lorenzo (dont elle ne m'expliqua pas le hasard) avait été l'unique rayon de joie de sa vie. Elle ne me cacha ni la douleur que lui causa son départ, ni, lorsque devenue libre, elle attendit en vain son retour, l'étendue de son mécompte. «Mais tous ces sentiments-là, dit-elle, appartenant au passé; il n'en demeurerait plus qu'une amitié à laquelle elle ne pouvait renoncer. Sans doute, la mort du vieux marquis de Villanera lui avait rendu son indépendance, mais elle lui avait aussi enlevé son unique protecteur. Elle était seule au monde aujourd'hui, et elle me demandait, au milieu de mon bonheur, de me représenter son abandon, et d'en avoir pitié.»

MME. AUGUSTUS CRAVEN.

(A continuer.)

## ACTE DE FAILLITE DE 1869.

CANADA  
PROVINCE DE QUEBEC } DANS LA  
District et Cité de } COUR SUPERIEURE.  
Montréal. }

DANS L'AFFAIRE DE GEORGES E. DESBARATS, FAILLI.

MARDI, le sixième jour d'Avril prochain, le soussigné demandera à la dite cour une décharge en vertu du dit acte.

Montréal, 27 février 1875.  
6-12-5-90 GEORGES E. DESBARATS.

## UN ENTRE MILLE!

CONSOMPTION GRIÈVE.—Alors que la mort du pauvre CONSOMPTIF était attendue d'heure en heure, tous les remèdes étant restés sans résultat, le hasard fit trouver au Dr. H. James un remède au moyen duquel il guérit son unique enfant avec une préparation de *Cannabis Indica*. Il donne aujourd'hui la recette de cette préparation moyennant deux estampilles, pour payer les frais de port. Il n'existe aucun symptôme de Consommation—Transpiration Nocturne, Irritation Nerveuse, expectoration difficile, Douleurs Aiguës dans les Pommons, Nausées de l'Estomac, Inaction des Intestins, Affaiblissement Musculaire—qu'elle ne détruise radicalement. Adressez: CRADDOCK & CO., 1032, Race St., Philadelphia, donnant le nom de ce journal.—6-11-13-93

## O. FRECHETTE,

LIBRAIRE-EDITEUR,  
CAISSE D'ECONOMIE, RUE ST. JEAN, N. V., QUEBEC.

On trouvera dans la Librairie de M. OVIDE FRECHETTE un choix complet de livres d'Eglise très-élégamment reliés avec agrafes et coins imitant parfaitement l'or et l'argent, objets de piete en général, Fantaisies pour étagères, Statuettes d'un fini irréprochable, Gravures fines, Chronos Variés, Albums pour Photographies, Fournitures de Bureaux, Papeterie fine, Boîtes de Mathématiques, de Couleurs, Plumes et Porte-Plumes d'or et d'ivoire, etc., etc. Mr. O. FRECHETTE tient aussi les livres Classiques, la Littérature des meilleurs Auteurs Français et Anglais. Les amateurs du beau, sont instamment priés de venir visiter cet établissement. 5-49-52-4

## LA COMPAGNIE D'ASSURANCE ROYALE CANADIENNE

CONTRE LE FEU ET LES ACCIDENTS DE LA MER.

CAPITAL SOUSCRIT. - - \$6,000,000.00

Comptant plus de 2000 Actionnaires.

Les Fonds destinés au paiement des Réclamations s'élèvent à près d'un Million de Dollars.

Cette Compagnie est prête à accepter toutes espèces de Risques contre le Feu à des taux modérés. Toutes les Réclamations seront payées immédiatement après que la perte sera établie.

### BRANCHE DE LA MARINE.

Cette Compagnie est prête à émettre des polices sur les Navires de Navigation Intérieure, et sur la cargaison portée par les voiliers et les vapeurs de navigation intérieure à des taux aussi avantageux que toute autre Compagnie de première classe. Des Polices à découvert pour des risques de navigation intérieure sont émises à des Taux Spéciaux. Les Pertes sont évaluées d'une manière équitable et promptement payées au Bureau principal.

DIRECTEURS:—J. F. SINCENNES, Président. JOHN OSTELL, Vice-Président.  
ANDREW WILSON, M. C. MULLARKY, J. R. THIBAudeau, L. A. LOYER, M. P.  
W. F. KAY, HORACE AYLWIN, ANDREW ROBERTSON.  
Gérant Général, ALFRED PERRY. Secrétaire-Trésorier, ARTHUR GAGNON.  
Gérant du Département de la Marine, CHAS. G. BARTIER.

BANQUIERS:—BANQUE DE MONTREAL. BANQUE DU PEUPLE.